

---

# Vers une réappropriation de la terre antillaise : idéologie et contre-discours utopique dans *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant

**Leah Roth**

The University of Western Ontario

La terre a longtemps occupé une place centrale dans la littérature francophone. Pourtant, à la différence des œuvres qui glorifient le paysage en se focalisant sur sa beauté, l'écriture antillaise met en lumière la problématique de l'environnement physique qui entoure les personnages. Étant donné la violence et la déshumanisation du passé esclavagiste, ce n'est pas étonnant que la terre ait été représentée par plusieurs écrivains antillais comme un lieu vaincu et hostile. Arrachés à leur pays natal, les esclaves ont été forcés de vivre sous la domination coloniale aux Antilles. Ainsi, depuis ses origines, cette nouvelle terre constitue un problème : pour les Noirs antillais, le rapport à leur espace est doublement traumatisant puisqu'ils ont été d'abord déracinés de leur territoire originel et ensuite soumis à la condition dégradante de l'esclavage (Simasotchi-Bronès 2004 : 27-8). C'est effectivement cette expérience traumatisante qui, à son avis, est au noyau des romans contemporains :

La société antillaise, faut-il le rappeler, est née de la Traite de groupes sociaux et ethniques qu'elle a mis en présence. À aucun moment, il ne faut oublier le fait que ce déracinement, cet arrachement qu'est la Traite, et toute la sauvagerie et la violence qu'elle suppose, sont à l'origine de la société antillaise [...] Après un voyage dans des conditions dramatiques, conduits de force sur une terre dont ils ignoraient même l'existence, et sur laquelle ils seront par la suite maintenus en esclavage pendant deux siècles; quels rapports les Noirs antillais peuvent-ils entretenir avec l'espace ? La relation ne peut être que problématique. (*Ibid.*, 83)

Il existe alors chez ces derniers la nécessité de reprendre possession de la terre : suite au déplacement et à la servitude, il y avait un besoin grandissant de ré-enracinement et de résistance.

Cette dernière notion est essentielle pour les penseurs antillais tels qu'Édouard Glissant qui, depuis des années, ont cherché des manières de résister avec leur écriture. En répondant à l'idéologie des colonisateurs qui ont déshumanisé les esclaves, les écrivains contemporains comme Glissant créent un contre-discours qui cherche à réunir enfin le peuple antillais avec sa terre. En le faisant, ils transforment l'espace problématique qu'on vient d'illustrer en un espace utopique en proposant une alternative à l'hégémonie. C'est dans ces termes que la réflexion proposée ici tentera de montrer comment *Le Quatrième siècle* de Glissant se qualifie en tant que roman utopique, proposant un changement pour évoluer vers la réappropriation de l'espace et la construction de l'identité antillaise. Notre argument suivra les étapes suivantes : après avoir souligné le rapport entre l'idéologie et l'utopie, nous montrerons les aspects du discours idéologique qui traverse *Le Quatrième siècle*. Ensuite, nous nous pencherons sur la notion de contre-discours utopique et les aspects de ce concept que les personnages manifestent à travers le roman. Cette partie servira aussi à montrer comment ce contre-discours joue un rôle important dans la formation de l'identité culturelle des Martiniquais. En guise de conclusion, nous attirerons l'attention sur le *rapport au réel* qu'entretient le roman, c'est-à-dire le lien que l'on peut faire entre le projet du « pays » que l'auteur projette dans ce roman, et le monde antillais d'aujourd'hui.

## LA THÉORIE : ENTRE IDÉOLOGIE ET UTOPIE

Dans son ouvrage *Idéologie et utopie*, publié en 1997, Paul Ricœur souligne la mise en relation de ces deux concepts, habituellement considérés comme dialectiquement opposés. Pourtant, selon Ricœur, ces notions sont en fait indissociables car chacune renferme dans son discours l'idée du pouvoir et de l'autorité. Ricœur maintient d'abord que toute idéologie cherche à légitimer un système d'autorité : « Chaque système de domination veut dès lors que son pouvoir ne repose pas sur la seule domination; il veut aussi que son pouvoir soit fondé parce que son autorité est légitime. C'est le rôle de l'idéologie de légitimer l'autorité » (1997 : 32). Toute utopie, par contre, est

révolutionnaire dans la mesure où elle sert à contester ce pouvoir. À cet égard, Ricœur fait recours au projet de société de Saint-Simon afin d'observer le rapport de l'utopie à l'autorité. C'est ainsi que le principe de contingence affleure entre idéologie et utopie car, comme on le verra dans les pages qui suivent, chaque fois qu'il y a du pouvoir, une contestation l'accompagne.

Dans le contexte antillais, cette relation de cause à effet montre non seulement le lien entre ces deux expressions de l'imaginaire social, mais plus précisément entre les colonisateurs et les colonisés. Selon Albert Memmi, écrivain tunisien particulièrement connu pour son ouvrage *Portrait du colonisé et du colonisateur*, dès que l'Européen arrive à la nouvelle colonie il se transforme en colonisateur. Le véritable problème chez le colonisateur est le choix qu'il doit faire lorsqu'il prend conscience de sa position en tant que dominateur : « Va-t-il s'accepter ou se refuser comme privilégié et confirmer la misère du colonisé, corrélatif inévitable de ses privilèges ? » (1985 : 42). Memmi explique combien il est difficile de refuser les avantages que le colonisateur gagne par voie d'usurpation, car le dominateur a du mal à se débarrasser de son prestige. Comme on le verra plus loin, ce désir du profit est personnifié par deux personnages du *Quatrième siècle* : Senglis et La Roche, maîtres de plantations adversaires. Au fond, ce qui motive l'homme dominant est l'idée que, si le système actuel se perpétue, il va réclamer encore plus de privilèges. Le colonisateur est pour cette raison toujours en train de légitimer sa dominance et de maintenir le statu quo (Memmi 63). L'idéologie coloniale est donc basée, comme Ricœur le maintient, sur le besoin de justifier et de légitimer le système du pouvoir : « Nous devons introduire la notion de « motivation » – ainsi que le rôle joué par les agents individuels qui ont ces motivations – parce qu'un système de légitimation est une tentative pour justifier un système d'autorité » (1997 : 137).

À l'autre pôle de la relation maître-esclave, on voit chez les personnages esclaves comment l'aliénation du travail rend les humains étrangers à la nature. La déportation de leur terre d'origine est, selon Geneviève Belugue, le premier problème auquel les esclaves doivent faire face : « Dans la mesure où le lieu engendre l'homme, la privation d'une terre originelle où planter ses racines, est un déni d'existence » (1999 : 45). De la même façon, et comme le souligne Simasotchi-Bronès, les personnes qui travaillent la terre travaillent uniquement pour quelqu'un d'autre, pour le profit du maître, et non pas

pour eux-mêmes, ce qui crée une négation de la personne humaine, « un déni d'humanité constitué par la mise en esclavage » (1994 : 28). Par conséquent, il faut abandonner le discours colonial qui a permis la domination du colonisateur et qui a rendu l'espace problématique pour le peuple antillais. L'argument principal dans *Portrait du colonisé* est basé sur l'idée que le colonialisme doit inévitablement se terminer par une révolte, car les colonisés vont finalement se fatiguer de leur condition de dominés : « Un jour vient nécessairement où le colonisé relève la tête et fait basculer l'équilibre toujours instable de la colonisation » (Memmi 159). Le comportement et l'attitude du colonisateur deviennent en effet l'outil de sa propre destruction puisque c'est l'état qu'il a imposé sur le colonisé qui amène celui-ci à se révolter contre le système. Pour le faire, le colonisé renverse les notions de racisme et de dépendance créées par le colonisateur afin de produire une « *contre-mythologie* » ou une « *parfaite positivité* » (Memmi 150).

C'est effectivement cette contestation sociale qui est essentielle pour notre étude de la littérature utopique. Ce que les auteurs antillais font avec leur écriture, c'est identifier la problématique de l'espace née du colonialisme et proposer ensuite une solution, une manière alternative de voir l'espace :

Le champ des possibles s'ouvre largement au-delà de l'existant et permet d'envisager des manières de vivre radicalement autres. Ce développement de perspectives nouvelles, alternatives, définit la fonction de base de l'utopie. Ne pouvons-nous pas dire que l'imagination elle-même – à travers sa fonction utopique – a un rôle constitutif en nous aidant à repenser la nature de notre vie sociale ? (Ricœur 1997 : 36)

En d'autres termes, l'écriture – ou le contre-discours utopique – permet aux auteurs de repenser le rapport que la société antillaise a avec son espace et de proposer un avenir meilleur. Comme on l'a mentionné au début de cette réflexion, ce projet de résistance n'est pas moins vrai pour l'auteur du *Quatrième siècle*, qui prend sur lui de projeter une société « autre ». Critique, poète et romancier martiniquais, Édouard Glissant est un écrivain qui utilise la littérature pour aborder des aspects politiques de sa culture. Plus précisément, Glissant propose dans son œuvre une manière alternative de vivre l'espace antillais. Son deuxième roman, *Le Quatrième siècle*, publié en 1964, retrace l'histoire de deux hommes rivaux, déportés aux Antilles à la fin du dix-huitième siècle, et de leurs descendants respectifs qui continuent au fil des années à vivre et à connaître la « terre nouvelle ».

Avec ses personnages, Glissant parcourt l'espace géographique de Fort-de-France, lieu antillais où les deux familles Béluse et Longoué vivaient depuis le passage de leurs aïeux dans « l'antre du bateau négrier » en juillet 1788. L'espace devient en effet un aspect essentiel de la mémoire collective du peuple antillais. Pour cette raison, la date d'arrivée à leur nouvelle terre symbolise pour les personnages comme les Béluse et les Longoué le « premier cri et la première lune et le premier siècle du pays » (QS<sup>88</sup> 86) :

Depuis le premier bateau, quand ce commerce n'était encore qu'une aventure dont nul ne savait si les profits seraient convenables, jusqu'à la *Rose-Marie* à l'époque où c'était devenu une affaire fructueuse, oui, jusqu'à ce matin qui vit les deux ancêtres débarquer de la *Rose-Marie* pour commencer l'histoire qui est vraiment l'histoire pour moi. (QS 27)

Temps et espace – deux éléments fondamentaux à la construction de l'identité – sont ainsi intimement liés dans l'intrigue du *Quatrième siècle*. Mais qu'est-ce qui se passe quand il s'agit de l'histoire d'une terre dévastée par la domination d'une autre culture et quand les individus qui occupent cet espace n'ont aucun sentiment d'appartenance ? Cette question essentielle ainsi que le mélange des aspects temporels et spatiaux nous permettront, dans la partie qui suit, de prêter attention à la problématique des Antilles marquée par la Traite négrière et l'esclavage.

## LE DISCOURS COLONIAL : À PROPOS D'UN ESPACE PROBLÉMATIQUE

À travers la chronologie abstraite et fragmentée de papa Longoué on relit l'histoire de l'esclavage du point de vue d'un conteur créole. Le roman s'ouvre dans les mornes de Fort-de-France où se déroulent les longues séances entre papa Longoué et Mathieu Béluse. En rencontrant régulièrement papa Longoué – un vieux *quimboiseur*<sup>89</sup> et le dernier de sa lignée – Mathieu cherche à découvrir la mémoire collective de leurs lignées opposées. Donc, malgré le fait qu'il fait partie de la famille Longoué, ce vieux *quimboiseur* ne raconte pas seulement le passé de sa propre lignée, mais aussi l'histoire d'une île habitée par plusieurs

<sup>88</sup> Toutes les références au roman *Le Quatrième siècle* seront désormais indiquées entre parenthèses par le sigle QS, suivi de numéro de page.

<sup>89</sup> Similaire au griot ou au *djeli* de l'Afrique de l'Ouest, le quimboiseur antillais est celui qui sert à guérir et à conseiller les autres, et aussi à préserver la mémoire de tout un peuple.

familles différentes. Son discours est axé plus précisément sur les deux familles noires susmentionnées ainsi que sur deux familles blanches, les La Roche et les Senglis, qui, tout comme leurs homologues africains, maintiennent une rivalité tout au long du roman. Papa Longoué décrit comment, à l'arrivée aux Antilles, les deux ancêtres africains rencontrent pour la première fois leurs maîtres rivaux :

Ils débarquent, ils tombent sur ces deux colons, et va savoir d'où ils venaient, ces deux-là, d'un château dans leur France, ce sont des riches qui font profiter la richesse [...] et les autres, enfin les deux autres avec l'histoire là-bas [...], embarqués sur la *Rose-Marie*, et qui tombent droit sur eux dans tout le pays, droit sur ces colons avec leurs rivalités depuis si longtemps. (QS 84)

Longoué est immédiatement vendu à La Roche, le propriétaire d'une terre fructueuse nommée *l'Acajou*. Béluse, par contre, est acheté par Senglis, un homme paresseux qui a une plantation moins prospère mais qui, avec sa femme, exerce son pouvoir total sur ses esclaves. L'ancêtre Béluse par exemple est exploité pour la reproduction d'autres esclaves : « Les maîtres louaient ainsi les mâles pour les plus durs travaux des champs et pour la monte des femmes » (QS 78). La dénomination même de Béluse est indicative de l'exploitation de l'homme soumis par l'homme dominant : on découvre au fur et à mesure que son nom dérive pertinemment des mots « bel usage » et qu'il continuera à servir son maître à l'habitation jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848.

La problématique de l'espace est donc d'abord mise en évidence par ces personnages dominants qui, comme Memmi le suggère, acceptent leur statut privilégié et contribuent par conséquent à la misère du colonisé (1985 : 42). Entre les deux plantations opposées se développe un environnement physique qui ne nourrit pas ceux qui y habitent, mais qui les mène plutôt à la dégradation. D'un côté, il y a la propriété insuffisante de Senglis qui est décrite comme un « antre de décrépitude, étranger à la course forcée qui se jouait partout ailleurs contre les bois, les ronces, pour le profit et la richesse » (QS 116). De l'autre côté, il y a la plantation de La Roche qui, elle, n'est qu'un lieu qui ne contribue qu'au profit du maître : « *L'Acajou* était une ruche et par conséquent un lieu de damnation pour les esclaves. De damnation physique et terrifiante » (QS 117). Avec les descriptions de ces deux lieux de travail, Glissant révèle la nature du pouvoir qui existait entre maître et esclave. Cette symbolisation négative de l'espace est, selon Simasotchi-Bronès, très commune dans la littérature antillaise contemporaine : « Le travail dans le champ de cannes correspond, dans

l'univers romanesque, à une descente aux enfers, à une chute qui précipite le personnage romanesque dans l'animalité que lui assignait la pratique esclavagiste et qui le rend indifférent au monde qui l'entoure » (2004 : 39). L'association des plantations à la descente aux enfers montre alors à quel point le système d'esclavage devient destructif pour les Noirs antillais.

À cause des conditions insupportables dans les plantations comme l'*Acajou*, il n'a pas fallu longtemps pour que Longoué décide de rejeter la domination de son maître. Dès son arrivée à Fort-de-France, il s'enfuit de la plantation pour vivre avec Louise, une femme esclave, dans les hauteurs où ils commencent une famille ensemble. En tant que marron<sup>90</sup> antillais, Longoué devient en effet symbole de résistance qui, en contraste avec son rival, refuse de cohabiter avec les colonisateurs. L'autre esclave, Béluse, accepte sa condition d'esclavage et reste à la propriété Senglis. Ces deux figures présentent alors des réactions différentes face à leur nouveau lieu : fuir la plantation ou y travailler; refuser de vivre sous la domination du colonisateur ou accepter la position de « soumis ». La vaste différence entre le choix de ces personnages face à l'esclavage contribue à la rivalité des deux lignées qui continuera tout au long du roman. Une famille habite en marge de la société dans les mornes<sup>91</sup> couvertes de forêts tandis que l'autre vit sur la plantation avec son maître et sa femme. Glissant propose donc, à travers l'histoire de ces familles antillaises, plusieurs manières de vivre l'espace.

Cependant, l'auteur montre aussi que, là où ils habitent, ces personnages ont un rapport perturbé à l'espace. Pour les colonisés, la terre apparaît instable, car ils n'ont jamais un endroit auquel ils ont le sentiment d'appartenir complètement. Après la longue traversée sur le bateau négrier, la *Rose Marie*, il n'y avait plus de chance de retourner en Afrique, au « pays infini là-bas au-delà des eaux », car « ils sont venus sur l'océan, et quand ils ont vu la terre nouvelle il n'y avait plus d'espoir; ce n'était pas permis de revenir en arrière » (QS 38). Comme on vient de le souligner, les personnages ne possèdent pas la nouvelle terre non plus. Ils ont par conséquent la sensation récurrente de vertige qui provient du fait qu'ils ne se sentent pas chez eux. En décrivant l'arrivée des esclaves aux Antilles, papa Longoué relie le voyage du Passage du

---

<sup>90</sup> Le marron est l'esclave qui a décidé de s'enfuir de la plantation pour vivre librement dans les montagnes.

<sup>91</sup> Nom qui désigne les petites montagnes aux Antilles où les marrons habitaient pour s'échapper de l'esclavage.

milieu au nouvel espace qu'ils sont forcés d'occuper : « C'était comme s'ils continuaient le voyage, comme si cette hutte n'était qu'un prolongement insolite du même bateau de la mort; c'était comme s'ils n'arriveraient jamais à la destination [...] comme si le voyage était pour ne jamais finir » (QS 82). Les Africains pris comme esclaves n'arrivent pas à trouver leur place dans ce nouveau pays qui ne leur appartient pas. Le souvenir du bateau négrier coïncide alors avec la sensation de vertige qui continue à perturber les esclaves pendant plusieurs années.

### LE CONTRE-DISOURS UTOPIQUE : LA REPOSSESSION DE L'ESPACE ANTILLAIS

Compte tenu des quatre familles susmentionnées se trouvant à des pôles opposés, il y a clairement un état de la société dans *Le Quatrième siècle* qui ne marche pas. Les deux hommes français symbolisent les colonisateurs qui, avec leur pouvoir, ont construit un espace social problématique aux Antilles. Les familles noires, quant à elles, représentent le peuple mis en esclavage et qui essaie sans cesse de trouver sa place dans ce nouveau lieu. Après des années d'instabilité sur la terre colonisée, ces derniers commencent par conséquent à proposer une alternative et à résister contre les inégalités sociales. Comme on l'a expliqué dans la partie théorique de cette réflexion, le pouvoir présuppose toujours un projet utopique : par opposition à un discours colonial qui encourage les colons à dominer la terre, les esclaves – marrons et « soumis » – vont prendre possession de l'espace. Contrairement donc aux colonisateurs qui exploitent la terre pour leur propre profit, les personnages noirs l'utilisent pour se révolter contre la culture dominante. Dans cette partie, consacrée à la notion de contre-discours utopique, nous examinerons la manière dont l'espace antillais joue un rôle dans la résistance ainsi que dans la formation de l'identité antillaise.

Dans un entretien avec Philippe Artières (2003), Glissant explique que l'écriture sert à reconstruire la relation qui existe entre le peuple antillais et son espace :

Dans cette relation des cultures du monde, et en particulier dans cette relation entre colonisés et colonisateurs, l'espace est un des éléments fondamentaux. Quand on ne maîtrise pas, qu'on ne fréquente pas librement son espace, qu'entre le paysage et vous il existe toute une série de barrières qui sont celles de la dépossession et de l'exploitation, la relation au paysage est évidemment limitée et garrottée. Par conséquent,

libérer la relation au paysage par l'acte poétique, par le dire poétique, est faire œuvre de libération. (10)

Afin d'améliorer leur situation, les personnages dans *Le Quatrième siècle* ont donc besoin de se libérer de l'espace problématique et pour le faire, ils doivent premièrement se distancier de la terre originelle. En tant que fondateur de l'Antillanité, mouvement littéraire et politique des années 1960, Glissant fait partie des écrivains qui reconnaissent la nécessité de dépasser le mythe de retour aux origines proposé par la génération précédente. Sa notion de mise à distance du « pays d'avant » est illustrée par les marrons qui, en prenant possession des hauteurs, commencent à mieux connaître leur environnement. Ces personnages se rendent compte que ce n'est pas sur le « pays là-bas au-delà des eaux » (QS 68) qu'il faut se concentrer, mais sur « le pays infini d'ici » (QS 96), car c'est Ici que leur histoire, comme Papa Longoué l'a dit, a vraiment commencé pour eux. L'ancêtre africain – la première lignée des Longoué – est le premier à se distancier de l'Afrique afin de fonder un nouveau lieu et une nouvelle identité : il « n'avait pas oublié le pays là-bas, non; mais toute cette mer à traverser [...] avai[t] déjà fait de lui un Longoué » (QS 53). Autrement dit, il ne néglige pas complètement ses origines, mais il est déjà devenu figure de résistance sur cette nouvelle terre et, par conséquent, il s'implique entièrement dans la transformation de l'espace antillais. Loin de son pays natal, le seul choix pour Longoué était de marronner : « Puisqu'il n'y avait plus que la terre minuscule entourée de la mer sans fin et qu'il fallait bien y rester [...] il rêvait que l'acacia et les épines d'acacia lui apporterait la revanche et la satisfaction » (QS 86).

La deuxième étape de l'œuvre de libération est ainsi de défier l'ordre colonial. Cette forme de résistance est mise en évidence par les marrons qui, pendant des mois, préparent des actions militaires afin de terroriser les plantations et mettre fin au système d'esclavage. Glissant présente alors une nouvelle représentation de l'espace : au lieu d'un espace subi, les plantations deviennent, selon Simasotchi-Bronès, des « lieux de prise de conscience et de contestation sociale » (1999 : 89). Dans cette veine, les marrons contribuent, à travers l'écriture de Glissant, au contre-discours utopique dans la mesure où ils contestent l'idéologie coloniale. Il faut noter, pourtant, que cette contestation des marrons ne comporte pas seulement l'espoir d'une société sans esclavage, mais aussi d'une société qui peut enfin prendre possession de son espace. Le désir de cette prise de possession est à la base du projet

utopiste de Glissant, car comme Geneviève Bélugue le dit, « la possession de la terre est essentielle à l'identité et l'existence même de l'être » (1999 : 45). Pour les personnages comme Longoué, les actes de résistance symbolisent le début du processus d'appartenance : « La révolte d'un esclave n'est pas d'espoir, elle ne s'alimente d'aucun espoir [...] elle préfigure, elle inaugure l'action (l'opération) la plus sourde et la plus pénible : d'enracinement » (QS 117). Petit à petit, on voit comment le premier Longoué et sa femme, Louise, se réconcilient avec leur espace : quand Louise rejoint Longoué dans les mornes par exemple, elle commence à se sentir chez elle : « Elle avait oublié ce délire de la première nuit. Elle avait oublié la mer. Ils étaient propriétaires de la forêt » (QS 109). Ainsi, les marrons résistent-ils contre les colonisateurs qui leur ont refusé leur propre espace. Les mornes deviennent le lieu de refuge pour les Longoué, car c'est dans les bois qu'ils peuvent tenir et découvrir leur nouvel espace.

Ce sentiment d'appartenance est aussi mis en évidence par Béluse qui, suite à la mort de sa maîtresse, Marie-Nathalie, se libère de la maison Senglis et commence à « vraiment connaître le pays » (QS 136). Après des années d'enfermement dans l'habitation de son maître, Béluse a finalement l'occasion d'explorer et d'apprécier la terre qui l'entoure. Ainsi, cet espace problématique devient-il ce que le narrateur nomme « la terre victorieuse » (QS 135), un lieu plus favorable aux personnages noirs. Béluse n'était plus limité à l'espace isolé sur les champs, mais il était libre de « découvr[ir] la terre nouvelle, triomphale » (QS 136). Finalement, outre les quatre familles qu'on a déjà décrites, il y a un dernier groupe de personnages qui joue un rôle important dans la formation de la société antillaise. Cette famille s'appelle les Targin et elle symbolise la classe mulâtresse née du rapport entre un gérant et une femme esclave. Les Targin réside à *La Touffaille*, un lieu qui n'est ni clôt comme celui de la plantation, ni infini comme dans les mornes : « Cette famille [...] améliora l'endroit, gagna sur les sables en descendant et sur le morne de l'autre côté, se tailla un petit espace indéterminé [...] une propriété en quelque sorte, discrète, vague, pleine de fouillis, échappant à l'attention, qui par logique s'appela *La Touffaille* » (QS 193). Ensemble, toutes ces familles démontrent la manière dont les personnages noirs transforment la terre colonisée en un espace répossédé.

Vers la fin de l'esclavage en 1848, l'espace antillais continue à évoluer, car tous les esclaves sont enfin libérés et les marrons ont la

chance de descendre des mornes. Les différents groupes commencent par la suite à partager la même terre. Par exemple, au fil des années, les lignées convergent grâce à la cohabitation des personnages : Apostrophe Longoué vit avec Stéfanise Béluse; Edmée Targin quitte *La Touffaille* pour vivre avec papa Longoué et, à la fin du roman, Mathieu Béluse se marie avec Mycéa Célat, descendante de Liberté Longoué. On voit donc un brassage entre les différentes familles autrefois opposées. C'est à ce moment dans l'histoire que Glissant montre que la Martinique n'appartient plus aux colonisateurs et qu'elle n'est pas non plus aux marrons qui se sont révoltés. Selon le narrateur, « le pays est à Béluse autant qu'à Longoué » (QS 69). De cette façon, l'auteur ne met pas l'accent sur une seule famille, mais sur le mélange de plusieurs personnages qui composent la population métissée de la Martinique. Comme Michael Dash le constate, cette population sera à l'origine de l'hétérogénéité culturelle : “Glissant’s tale is not about a glorification of those who resisted over those who collaborated. Rather, Papa Longoué’s story is one of mutual interdependence and the emergence of a composite, creole culture” (1995 : 84). Au fond, avec ces groupes de personnages mélangés, Glissant nous montre qu'ensemble chaque famille joue un rôle essentiel dans la formation de l'identité antillaise.

De plus, le mariage susmentionné entre Mathieu et Mycéa en 1946 révèle la fusion des personnages « modernes » qui préfigurent l'avenir des Antilles. Mycéa, ou Marie Célat, fait partie de la famille connue comme les « Longoué d'en bas » (QS 308) tandis que Mathieu, comme on le sait déjà, fait partie de la lignée des « soumis ». Ce mariage est donc particulièrement significatif dans la mesure où il symbolise la réunion finale des deux mondes à Fort-de-France. Entre les Béluse et les Longoué se forme une nouvelle identité culturelle : au lieu d'une rivalité continue, les deux familles ont réglé cette distanciation entre eux avec le temps. En d'autres termes, l'antagonisme des premiers ancêtres a été effacé à la fin du roman car, après l'esclavage et son abolition, ils sont devenus d'autres gens. Les descendants de Longoué et de Béluse ne sont plus africains, mais antillais : « Puisque la mer avait brassé les hommes venus de si loin et que la terre d'arrivage les avait fortifiés d'une autre sève. Et les terres rouges s'étaient mélangées aux terres noires [...] pour enfanter dans laalebasse cabossée sur les eaux un nouveau cri d'homme, et un écho neuf » (QS 329). Dans *Le Quatrième siècle*, Glissant établit donc un espace imaginaire conquis qui fait s'unir le peuple antillais. Les différentes familles ont convergé pour former un

nouveau modèle de lieu, un modèle qui représente la complexité et la diversité de la réalité antillaise. Comme Peter Poiana le constate dans « The Competing Caribbean Utopias of Édouard Glissant and Patrick Chamoiseau » :

Faced with a heritage that pits horror against beauty, Caribbean writers are driven to re-engage with the past and to re-fictionalise it in order to inject it with its own forgotten aesthetic jubilation. There thus emerges a peculiarly Caribbean utopia that, in its various narrative manifestations, transforms the colonial island prison into a model of cultural dynamism and invention. (2008 : 168)

L'œuvre de Glissant est donc une poétique vers un pays en cours de construction : avec *Le Quatrième siècle* l'auteur illustre l'expérience de la créolisation, c'est-à-dire un mélange de différents groupes qui préfigure la vision du monde à venir.

## VERS UNE RÉAPPROPRIATION DE L'ESPACE : LE PROJET DU « PAYS » DE GLISSANT

Pour conclure, le projet utopiste du *Quatrième siècle* d'Édouard Glissant vise à créer une société différente de celle construite durant le colonialisme. Dans un premier temps, en décrivant les expériences personnelles des personnages esclaves arrivés aux Antilles, l'auteur problématise le rapport de l'individu à la terre. Dans un deuxième temps, en créant dans *Le Quatrième siècle* une terre qui représente la diversité de l'espace et de la société antillaise, Glissant s'oppose à l'espace problématique marqué par l'esclavage. Ces deux côtés de l'histoire révèlent effectivement le rapport proposé par Ricœur entre idéologie et utopie : s'il n'y avait pas d'idéologie coloniale, si le territoire ne comportait pas d'inégalités sociales, il ne serait pas nécessaire de créer de nouveaux rapports au lieu. Avec sa construction symbolique du « pays », Glissant s'éloigne de la notion de division entre les classes pour reconstituer de manière imaginaire l'unité de la communauté antillaise.

La rencontre finale de papa Longoué et de Mathieu Béluse au début des années 1940 symbolise alors non seulement une fusion entre les deux lignées opposées – entre les marrons qui se sont évadés des plantations pour vivre libres et les esclaves qui sont restés dans les plantations et qui se sont soumis à leur condition –, mais aussi une rencontre entre les différentes cultures à la Martinique. Sur le plan structurel, c'est cette rencontre entre les deux lignées qui rend possible la narration. Les dernières pages du roman esquissent la mort de papa

Longoué, le narrateur autodiégétique qui racontait le passé des familles antillaises. Avant de mourir, le vieux *quimboiseur* décrit la synthèse entre les branches des deux familles, entre la continuité de résistance des Longoué et la force laborieuse des Béluse :

Les Béluse et les Longoué s'étaient en quelque sorte ralliés dans un même vent, avec une furie d'abord venue des Longoué, une force, ainsi qui s'était enracinée dans l'incroyable patience Béluse. Et (pensait papa Longoué le quimboiseur, le maître de l'avenir qui aurait en Mathieu voulu préserver l'avenir) la dernière branche n'était-elle pas Béluse, sans rien qui vint des Longoué ? (QS 22)

En tant que « dernière branche » des deux lignées, Mathieu Béluse sert donc de pont entre les familles. L'histoire oscille entre deux discours différents : celui de papa Longoué qui raconte la mémoire collective des familles et celui du narrateur omniscient. Mais, à un moment donné, vers la fin de l'histoire, Mathieu s'empare de la narration devenant de cette façon le nouveau conteur qui assure que la mémoire collective ne se perde pas.

Cette continuation de la mémoire ainsi que la temporalité même de la narration sont indicatives de la vision utopique du roman. Tout comme les personnages convergent au fil des années, la narration renoue le passé, le présent et l'avenir des Antilles. Glissant choisit 1788 – deux siècles après la naissance de l'esclavage – comme commencement de l'histoire. Avec la chronologie fragmentée et les retours en arrière, le narrateur nous fait remonter jusqu'à la déportation des ancêtres esclaves. Le titre, *Le Quatrième siècle*, signifie alors qu'il y avait quatre siècles que les ancêtres esclaves ont commencé à être déportés vers les Antilles. Pourtant, comme on l'a découvert au début du roman, la date de déportation est 1788, ce qui suggère que le « quatrième siècle » se situe dans le présent. En outre, la date où se termine le récit – 1946 – n'est pas fortuite : c'est l'année de la départementalisation des îles francophones. De cette façon, malgré le fait que les esclaves ont été libérés, le titre fait une allusion voilée au fait que la colonisation n'est pas finie. À la fin du roman, les personnages soulignent que, bien qu'ils aient repris possession de la terre, le processus d'appartenance n'est pas tout à fait terminé, car l'espace occupé aujourd'hui est encore un espace imposé au peuple antillais. On relit à plusieurs reprises vers la fin du roman l'expression suivante qui exprime ce mécontentement avec la situation actuelle à la Martinique : « Ce pays n'est pas encore pour nous, non, il n'est pas pour nous » (QS 268). Parallèlement, dans un article sur les fondements socio-historiques de son pays, Glissant explique ce

même phénomène qui existe chez la présente génération des Antillais : » Le rêve du retour à l'Afrique, qui a marqué les deux premières générations importées, a certes disparu de la conscience collective, mais il a été remplacé dans l'histoire subie, par le mythe de la citoyenneté française ; ce mythe ne peut contribuer à ré-enraciner l'homme martiniquais dans sa terre » (1971 : 88). C'est ainsi que le projet du pays prend place : on a vu à travers *Le Quatrième siècle* la distanciation de l'Afrique, la résistance des marrons-esclaves et, dans l'ensemble, la réconciliation et la formation des nouveaux Antillais. En tant qu'écrivain qui croit « à l'avenir des « petits-pays » » (1997 : 802), ce que Glissant propose avec son ouvrage est la construction éventuelle d'une « nation ».

Pour mettre en lumière le projet du « pays » dans l'œuvre de Glissant, il convient finalement de se tourner vers le *Discours antillais* où il souligne son programme indépendantiste et son désir d'une fédération antillaise. En se penchant sur la symbolique des fleurs du « pays », Glissant décrit le parfum riche des fleurs du passé. Celles d'aujourd'hui, par contre, sont « cultivées pour l'exportation. Sculpturales, nettes, d'une précision et d'une finesse qui frappent. Mais elles sont lourdes aussi, pleines, durables [...] Ces fleurs ravissent. Mais elles n'ont aucune odeur. Elles ne sont que forme et visibilité » (1997 : 138-39). Selon Glissant, la Martinique a perdu ses odeurs et a « renoncé [à] son « essence » pour se concentrer tout[e] dans l'apparence » (139). Il propose alors de prendre ces fleurs artificielles pour créer quelque chose de nouveau et cette nouveauté fait partie du projet de fédération au sens très politique du terme. La réconciliation entre les deux lignées dans *Le Quatrième siècle* symbolise pour Glissant la construction d'une nouvelle société : après une longue histoire sur la nouvelle terre, ces deux familles appartiennent à un même groupe métissé qui va enfin être une nation. Pourtant, pour le moment, le sens littéral de l'utopie – un lieu de nulle part – demeure toujours approprié pour la Martinique, car cette nation indépendante rêvée par Glissant est une société qui attend d'être construite.

---

## Ouvrages cités

- ARTIÈRES, Philippe. « Solitaire et solidaire : Entretien avec Édouard Glissant ». *Terrain* 4.9 (2003) : 9-14.
- BELUGUE, Geneviève. « De lieu incontournable à la relation ». *Poétiques d'Édouard Glissant*. Jacques Chevrier (éd.). Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999. 43-53.
- DASH, J. Michael. *Édouard Glissant*. New York : Cambridge University Press, 1995.
- GLISSANT, Édouard. « Introduction à une étude des *fondements socio-historiques du déséquilibre mental* ». *Acoma* 1 (1971) : 78-93.
- . *Le Discours antillais*. Paris : Gallimard, 1997.
- . *Le Quatrième siècle*. Paris : Gallimard, 1997.
- MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé ; précédé du Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean Paul Sartre*. Paris : Gallimard, 1985.
- POIANA, Peter. «The Competing Caribbean Utopias of Édouard Glissant and Patrick Chamoiseau ». *Nowhere is Perfect : French and Francophone Utopias/Dystopias*. John West-Sooby (ed.). Newark [Del.] : University of Delaware Press, 2008. 168-79.
- RICEUR, Paul. *L'Idéologie et l'utopie*. Paris : Seuil, 1997.
- SIMASOTCHI-BRONÈS, Françoise. « Roman et espace antillais : d'un espace problématique à un espace emblématique ». *Littératures postcoloniales et représentation de l'ailleurs*. J. Bessière et Jean Marc Moura (éds.). Paris : Honoré Champion, 1999. 83-98.
- . *Le Roman antillais, personnages, espace et histoire : Fils du Chaos*. Paris : L'Harmattan, 2004.